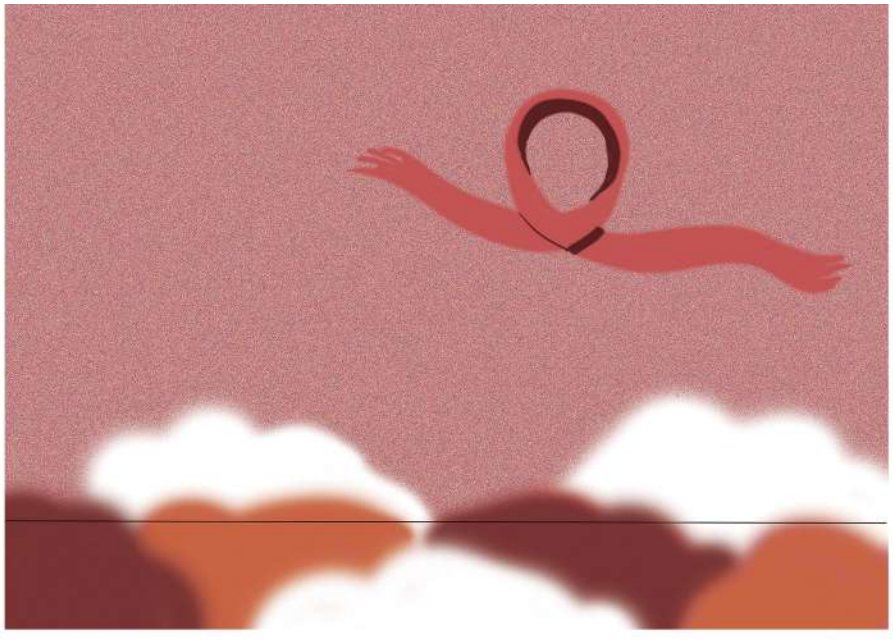


NOUNOURS

Merci à nos illustrateur.ice.s du mois : Wirexia ; Olivia ; Alyson Polin ; l'Arche de Noée et Clara. Ce numéro est mis en page par Emma Toussaint et Noémie Sulpin.

Merci également à nos rédacteur.ice.s : Bras Cubas ; Théo Toussaint ; Green et Dani.

Enfin, merci à nos financeur.euse.s qui nous permettent de prolonger nos distributions gratuites sur un large public.

Edito

En septembre 2022, cependant, Elle n'était une femme non plus – Elle était La femme: il pleuvaient des gouttes bleues et rouges dans son jardin. Pas celui qui ornait la façade de sa maison, mais l'autre – celui qui comptait – le jardin où fleurissaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: celles qui noyaient dans la plus stimulante des peintures les ténèbres du mirror qu'Elle ne cessait de regarder tous les jours, toute la journée, à chaque fois qu'elle n'entendait le bruit électronique de la pluie pour plus d'une heure. En effet, cela n'était que le mouvement naturel d'une des lois qui gouvernaient la vie, l'univers et tout le reste: Elle était La femme, c'est-à-dire: Elle méritait tous les regards et tous les compliments qu'on laissait pleuvoir devant ses beaux yeux filtrés par l'application d'harmonisation faciale.

En octobre 2022, Elle a connu la sécheresse pour la première fois: le chirurgien l'avait interdit de faire des efforts avec les bras, même si ce n'était que pour prendre une photo. Le crabe était plus gros que la résonance lui avait montré, il l'a dit. Elle devrait rester en repos jusqu'à ce que les examens lui donnent leur bénédiction. Alors, pour la première fois dans la vie, Elle s'est vu obligée de devenir religieuse, même si ce n'était que pour temps limité. Ses prières, pourtant, n'ont pas été entendues: toutes ses amies étaient dehors du pays: papa et maman se sont occupés de payer les médecins et les procédures, mais eux aussi ne pouvaient pas venir à son secours: leurs nouveaux amours-pour-toujours devenaient jaloux à chaque fois qu'ils se montraient encore soucieés par rapport à leurs anciennes vies.

Les infirmières, elles aussi, ne pouvaient guère faire mieux: les nouvelles mesures sanitaires – maintenant plus rigoureuses – leur fatiguaient davantage. Sauf par cas exceptionnel, elles ne pouvaient pas s'arrêter pour papoter avec les patients. Donner trop de comédie à un pourrait signifier la tragédie d'un autre. Et ainsi Elle s'est vu, à la moitié du chemin de la vie, perdue et désolée, sans poètes ni muse pour la guider. Les nuages d'attention se sont évaporés vers l'espace et le néant. Maintenant, seul le soleil du silence et la canicule de l'ennui étaient compagnie à sa conscience. C'était la sécheresse, et Elle ressentait de plus en plus qu'Elle deviendrait le désert même.

En octobre 2023, Elle n'était plus une femme – Elle était un reste. Les médicaments avaient transformé ses cheveux en plus, et maintenant les yeux jaloux avaient tournié leurs regards satellites hors l'orbite d'Elle. Le crabe lui avait dévoré les seins, et maintenant les yeux désireux ne réussient plus à faire d'Elle une mère, une épouse ou tout simplement une invité au lit. Elle avait perdu ses parties, ses fragments les plus chers et essentiels. C'était sur leur surface d'ornements où on pourrait trouver une définition d'Elle que son tout entier et unit ne pourrait jamais concevoir, car Elle même n'était plus qu'une contingence, un complément obsolète paraissant sous eux. Et maintenant, il n'avait plus que le tout, c'est-à-dire: le reste d'Elle. À la fin de celle qu'Elle était, seul une chose demeurait fixe à l'intérieur de sa tête nue d'orage muet; une chose dansante et dangereuse, telle une ballerine aux pieds tornades sur la pointe de l'acier d'une lame. Maintenant, dedans sa tête, habitait un mystère:

Perdue de l'être, quoi faire de son néant ?

Édito rédigé par Bras Cubas

N°28 Octobre rose

Sommaire illustré par **@claclicla**
Couvertures réalisées par **@arche_de_noée**
Page 3. La lutte bleue - rose écrit par **GREEN**

Pages 5 à 11 : Planches ilustrées par Olivia Heilmann **@wouitte**
Page 12 : Une brève histoire du rose par **@Dani**
Pages 13 à 14 : Planche Illustrée par Thunderlyli **@thunderlyli** / / **@rainyday_lyli**

Page 15 : **LA TRAME** - Slasher : la violence du rose par **Théo Toussaint**

Poster illustré par **@wirexia_art**

Crous Bordeaux PESSAC université BORDEAUX

La lutte bleue - rose

Dès la naissance, le fait d'être identifié comme homme ou femme conditionne non seulement nos choix et nos goûts, mais aussi la façon dont nous sommes vus et traités par la société. Les contraintes sociales sont, en effet, différentes selon le sexe et influencent également les expériences de vie des personnes.

Pour savoir quelles sont ces divergences, d'un point de vue subjectif, je pense que la meilleure façon est d'interroger sur ces questions une personne de chaque genre, mais d'âge différent, pour avoir le point de vue de deux générations. Dans ce contexte, Stefania sera la représentante du genre féminin appartenant à la génération x et Sidney représentera le genre masculin et la jeune génération z.

Un premier domaine dans lequel il est possible de tester ces diversités est le milieu scolaire. Stefania est une horloriste et raconte que dans son travail, où la majorité des employés sont des femmes, elle ne trouve pas de grandes différences de traitement basées sur le genre. Malgré cela, elle explique qu'il reste de nombreuses limitations pour les femmes, par exemple sur des sujets comme la maternité et le congé parental.

Selon elle, la figure féminine n'est recherchée que lorsqu'elle est strictement nécessaire et ne peut donc pas être remplacée par la figure masculine. Pour les hommes, en effet, faire carrière reste plus simple et est considéré comme socialement acceptable, alors qu'au contraire, une femme qui passe beaucoup de temps hors de la maison est souvent qualifiée de mauvaise mère. En outre, il est très difficile d'amalgamer la carrière professionnelle avec la garde des enfants, et ce double travail n'a pas de juste reconnaissance sociale.

Sidney, au contraire, est étudiant à l'université, et, en parlant du contexte scolaire, il dit qu'il a l'impression que les professeurs sont plus stricts avec les garçons qu'avec les filles, puisqu'elles sont plus nombreuses parmi les élèves et les enseignants. Parmi les garçons, en revanche, il y a une compétition qui vise à obtenir les notes les plus basses pour s'adapter à la vision selon laquelle il est normal pour les garçons de se montrer plus rebelles que les filles, et c'est au contraire mal vu d'être le "premier de la classe". De plus, il dit que les filles veulent montrer qu'elles sont autant à la hauteur que les garçons, ce qui pèse encore plus sur les différences de genre déjà présentes.

Un autre domaine, à mon avis intéressant à analyser, est celui des relations entre les deux sexes, tant en ce qui concerne l'amitié que l'intimité. Stefania dit qu'elle n'a aucun problème à se lier avec l'un ou l'autre des deux sexes, mais elle estime qu'avoir des amitiés avec des hommes est plus difficile, surtout des amitiés qui ne partent pas avec un autre intérêt de la part de l'homme.

Elle raconte qu'elle ressent des pressions sociales basées sur le genre, mais aussi personnelles, dictées par les peurs que chacun a. Sur le plan social, les étiquettes de comportement représentent une contrainte très forte, car les filles sont plus contrôlées et limitées que les garçons, à qui tout est permis.

Stefania dit que selon elle, sortir de ces étiquettes est très complexe, car le conditionnement inconscient général et celui de l'éducation reçue par la famille est toujours présent, et également parce qu'être vu d'une certaine manière affecte ensuite tous les rapports interpersonnels, les rendant plus difficiles. Néanmoins, venir d'une famille rigide qui impose de nombreuses pressions conduit parfois la femme à mettre moins de limitations à ses enfants ensuite. Selon Stefania, il reste cependant des préoccupations "parentales" liées à la mentalité de la société et qui se traduisent souvent par une limitation des libertés des enfants indépendamment de leur sexe.

Du point de vue de Sidney, la société a du mal à accepter l'existence d'amitiés intergenre sans intérêt romantique caché. Pour lui, la plupart des hommes ont souvent des pensées qui vont au delà de la simple amitié lorsqu'ils se rapportent au sexe opposé, mais que cela ne se traduit pas systématiquement par un intérêt romantique. Malgré cela, les motivations qui poussent un homme à interagir avec une femme sont souvent liées à un intérêt physique, contrairement à ce qui se passe pour les femmes qui, selon Stefania, sont souvent motivées par un intérêt platonique.

Au sein du groupe de garçons, les amitiés avec l'autre sexe sont souvent vues avec malice et poussent les hommes à rester entre eux : ceux qui ont des relations avec les filles sont considérés comme homosexuels ou comme un qui va avec tout le monde.

En ce qui concerne les relations intimes, pour l'homme, avoir un nombre important de partenaires est considéré comme une fierté, même si de nombreuses pressions sociales subsistent également dans ce domaine. En effet, l'homme se sent toujours dans l'obligation d'offrir, d'être autonome, tant sur le plan économique que sur le plan des déplacements, car c'est ce qu'il faut pour conquérir une femme.
De plus, il existe aussi des pressions concernant les performances physiques qui sont alimentées par les deux sexes et qui peuvent avoir une composante parfois raciale. Un garçon noir se sentira dans le devoir de satisfaire le stéréotype sur certaines caractéristiques physiques associées à ses origines. En ce qui concerne le genre féminin, en revanche, la compétition est toujours présente pour l'aspect physique, considéré comme très important, mais elle est soupçonnée dans certains contextes sociaux "élevés" où apparaître est tout ce qui compte. Les filles sont ensuite mal vues si elles ont plusieurs partenaires, car ce n'est pas considéré comme socialement acceptable.

GREEN

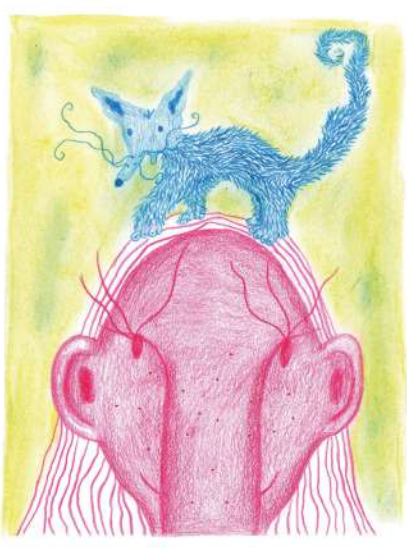
JE RÊVE DE LA NATURE QUI ME MANQUE TOUTE L'ANNÉE.

JE VOUDRAIS COURIR AVEC LES COCCINELLES,

SENTIR LA FRAICHEUR DE LA RIVIÈRE,

APPRÉCIER LA DOUCE ET CHAUDE LUMIÈRE SUR MA PEAU NUE,

FAIRE DE LA NATURE MA MAISON,



COHABITER AVEC LES ANIMAUX,

ME NOURRIR DE FRUITS,

ET ME CONFONDRE TOUTE ENTIÈRE AVEC LES FLEURS.

PARCE QU'AUJOURD'HUI ENCORE, JE RÊVE DE LA NATURE QUI ME MANQUE TOUTE L'ANNÉE.

UNE BREVE HISTOIRE DU ROSE

Article écrit par Dani

En 2018, des scientifiques découvrirent que le rose vif était la plus ancienne couleur à notre connaissance produite par un organisme vivant. Des fossiles de cyanobactéries préservés dans les roches du désert saharien, et datant de plus d'un milliard d'années concentraient des pigments rose, fossiles moléculaires d'une chlorophylle produite par d'anciens organismes photosynthétiques vivant dans des océans depuis bien longtemps asséchés. Encore aujourd'hui, le rose continue de nous surprendre, de nous émouvoir et de nous interroger. Retour sur les considérations modernes de cette couleur symbolique et controversée.

Symbole de luxe et d'élégance tant pour les hommes que pour les femmes dès le milieu du 17e siècle, le rose poudré n'était à l'époque pas encore affublé du sobriquet de "couleur de fille". Dès leur plus jeune âge, les enfants, quel que soit leur genre, étaient généralement vêtus de blanc, plus simple à nettoyer. Le rose, néanmoins, était considéré comme une couleur plus appropriée pour les garçons en tant que teinte claire dérivée du rouge, portant en son cœur des sous-entendus virils et militaires, voire agressifs.

Il fallut attendre le milieu du 19e siècle pour que le rose commence à devenir un symbole de délicatesse et de féminité. Il attrapa, dans ces années-là, une connotation érotique, rappelant la couleur chair des femmes au teint pâle, et devint le favori des boutiques de dentelles, corsets et lingeries fines. L'industrialisation de la mode conduisit immanquablement à la popularisation de teintes inspirées telles que le magenta, le fuchsia et autres coloris alors considérés comme « cheap » ou bon marché. En l'espace d'à peine deux siècles, le rose avait dégringolé des plus hautes sphères de la noblesse occidentale à la classe ouvrière, jusqu'à être considéré comme vulgaire car fréquemment porté par les prostituées.

Un bond jusque dans les années 1950 nous amène au rose tel que nous le connaissons majoritairement aujourd'hui, symbole à la fois d'un point de vue hétéronormatif et de luttes plurielles. Le marketing post-seconde guerre mondiale, notamment aux États-Unis, l'imposa comme symbole d'hyperféminité, jusqu'à insuffler au monde prétendument moderne le fameux "rose pour les filles, bleu pour les garçons", alors que quelques décennies auparavant, la tendance était inversée.

En ce sens, le rose est devenu une couleur de femme plus que de petite fille, un progrès notable à une époque où les stéréotypes que l'on brise tentent toujours de se remettre en travers de nos chemins. Plus récemment, lors de la Marche des femmes sur Washington en 2017, le rose gagne une fois de plus du terrain côté militantisme grâce aux milliers de « pussyhats » ornant les têtes des participantes.

Chaque année depuis 1991, les rubans roses s'accrochent sur les vestes, sacs à dos et cravates des dames et des messieurs à travers le monde entier. Symbole de la lutte contre le cancer du sein et du soutien aux personnes touchées depuis qu'Evelyn Lauder lui a donné sa couleur rose caractéristique, le ruban n'a pas toujours été rose.

Il devint symbole d'un combat en 1979, lorsque l'américaine Penney Laingen décida de suspendre aux branches des arbres de son jardin des rubans jaunes pour demander la libération de son mari, otage en Iran, et sensibiliser ses concitoyens à cette cause. Dans les années 1990, il fut teinté de rouge vif, couleur de la passion et du sang, pour symboliser la lutte contre le VIH. En parallèle, aux États-Unis, Charlotte Hayley entamait une démarche militante pour sensibiliser l'opinion et les électeurs à la recherche contre le cancer au moyen de rubans couleur pêche.

C'est ainsi que, malgré des siècles de controverse, et de toutes les couleurs qui auraient pu être choisies pour symboliser une lutte majoritairement – mais pas que – féminine, c'est bien le rose, couleur la plus ancienne de la vie sur terre qui, tous les ans, fleurit au mois d'octobre.

Henriques-Gomes, Luke, "Scientists discover world's oldest color – bright pink", The Guardian, 9 juillet 2018.
Steele, Valerie. Pink: The History of a Punk, Pretty, Powerful Color, 2018.
Paoletti, Jo. Pink and Blue: Telling the Girls from the Boys in America, 2012.

SLASHER : LA VIOLENCE D'UNE ROSE

Article de Théo Toussaint

Entre histoire d'amour toxique et récit d'horreur, Slasher dérange le lecteur en le confrontant à la déchéance chaotique de son personnage principal.

Netflix est coupable de très nombreuses dérives artistiques. La gestion algorithmique de la promotion du catalogue de la plate-forme a mené à la standardisation de la mise en scène des créations audiovisuelles et à la production industrialisée des œuvres télévisuelles. Malgré tout, certaines séries issues du service de streaming furent un tremplin colossal pour leurs créateurs. Les succès critiques et populaires de The end of the fucking world et I'm not okay with this permirent de mettre en lumière les travaux de Charles Forsman.

Celui-ci est établi comme un auteur de bande-dessinée indépendant qui présente, à travers son art, un univers qui lui est propre, et aborde des thématiques récurrentes dans ses créations. Ainsi, ses ouvrages se centrent autour de la psyché de ses personnages, souvent décalés, hors des normes établies au sein de la société américaine. Les comics de Charles Forsman introduisent souvent des protagonistes représentatifs du spectre autistique. Certaines de ses figures dépeintes sont parfois atteintes de sociopathie ou de traits psychotiques. Les récits de l'auteur proposent un motif répété qui narre la fuite en avant d'un individu à travers une quête, dans une volonté souvent guidée par l'amour portée à une personne, qui se termine majoritairement par une fin tragique et violente. Après avoir exploré les déboires d'adolescents paumés dans Celebrated Summer, The end of the fucking world et I'm not okay with this, Charles Forsman centre son quatrième roman graphique autour d'une femme trentenaire acculée dans son milieu social et harcelée dans son cadre professionnel.

Christine, protagoniste central de Slasher, se caractérise comme un personnage sadique, comme elle finit par l'avouer à l'issue de l'ouvrage "Je ne jouis qu'à la vue du sang". Son fantasme trouve un assouvissement dans la relation qu'elle entretient à distance avec Joshua, un jeune homme adepte de scarification, qui diffuse en ligne ses séances d'auto-mutilation. Comme dans la plupart des récits de l'auteur, les figures parentales des personnages respectifs sont absentes, malades, toxiques : la mère de Christine sombre dans l'alcoolisme après le décès de son mari, la mère de Joshua est une fanatique religieuse, violente borderline et surprotectrice.

Ces deux êtres singuliers issus d'un milieu familial semblable vont donc entretenir un amour malsain, entraînant un cycle de violence inouï dans le sillage de leur fantasme, qui finit par déborder au-delà de leur sphère intime.

La nuit des masques

Au cours de ses multiples interviews, Charles Forsman cite plusieurs inspirations cinématographiques inhérentes à ses créations. Si Badlands de Terence Malik figure parmi ses références principales, l'auteur expose également la série Dexter et les films de John Carpenter comme influences notables dans la conception de Slasher. Le roman graphique reprend ainsi des codes esthétiques et narratifs du cinéma d'horreur des années 80, notamment dans la reprise des éléments distinctifs du giallo italien, un genre d'épouvante qui mêle érotisme et body horror. La filmographie de Carpenter se ressent également à travers l'hommage au long-métrage qui a popularisé le genre du Slasher auprès du grand public : Halloween, sorti en 1978. On y retrouve des parallèles dans la critique adressée à la société américaine, considérée dans les deux œuvres comme individualiste, consumériste et violente. Certaines comparaisons peuvent être établies entre Christine et Michael Myers, antagoniste du film Halloween, par la pulsion mortifère incontrôlable et la perversion sadique qui les poussent à tuer.

Pourtant, le Slasher du comics est diamétralement opposé à la figure du tueur en série, le croquemitaine contemporain du cinéma d'horreur. Christine est guidée par son besoin de vivre par ses désirs pour fuir son quotidien. Elle assassine plusieurs hommes, masquée et vêtue d'une tenue de bondage en latex. Chacune de ses victimes représente une figure masculiniste : le patron oppressif, le bodybuilder vecteur des canons de beauté "conventionnels" ou le "white trash" caricatural de l'Amérique rurale.

Rose chair et rouge sang

Slasher s'éloigne complètement des autres comics de Charles Forsman. L'auteur cite régulièrement les œuvres Peanuts ou Popeye comme influences de son trait artistique. Ses précédents ouvrages reprennent un style proche de la BD franco-belge : une ligne claire minimaliste, très peu de détails et une mise en scène séquentielle centrée sur l'essentiel, avec un découpage des planches majoritairement en gaufrier (3 x 3 cases). Son dernier roman graphique propose une autre approche, plus en adéquation avec son sujet. Le style visuel de Slasher tend vers une comparaison avec l'art brut. Les conventions classiques sont abolies : les traits sont tremblants, les visages sont distordus, les couleurs sont criardes et les nombreux détails donnent un ensemble très fouillis aux compositions. Le comics semble parfois véritablement brouillon, comme si celui-ci avait été réalisé sous MS Paint. Malgré tout, le style s'accorde parfaitement à la dimension perturbante de l'œuvre.

La narration, particulièrement bien menée, entretient un suspense sur la suite des événements. Le lecteur est poussé à adopter une position voyeuriste pour découvrir la finalité de cette quête chaotique. La patte artistique, particulièrement dérangeante, se coordonne à ce récit troublant pour développer un sentiment de malaise au cours de la lecture. L'auteur traite de la violence sans détour. Aucune ellipse, aucune métaphore ne vient atténuer les scènes de meurtre. La mise en scène crue se découpe au sein des cases, chaque assassinat fige momentanément l'action et les détails sanguinolents se succèdent au ralenti.

La palette de couleurs, composée essentiellement de rouge et de rose, renforce cette esthétique malaisante. Le rose y tient une place prépondérante, il est à la fois utilisé dans un contexte érotique, et pour marquer la dimension gore. En termes de mise en scène, certaines nuances sont également utilisées dans une forme surréaliste pour représenter l'obscurité d'une pièce ou le scintillement d'une lueur. La couleur est associée à la chair et à la viande, deux éléments qui tiennent une place importante dans l'histoire dès les premières pages. Cet aspect fantasmagorique se retrouve par exemple lorsque Christine imagine le visage de son patron se métamorphoser en bout de steak : un indice sur son sort en tant que première victime.

Slasher est un comics réservé à un public averti, la brutalité inhérente à l'œuvre peut être déroutante pour certains lecteurs. Il relève cependant d'une volonté éditoriale et artistique qui permet à l'auteur de développer un discours critique sur la violence de notre société.